

Acte de foi

Wajdi Mouawad

Numéro 78, 1996

Dramaturgie : nouveaux horizons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouawad, W. (1996). Acte de foi. *Jeu*, (78), 18–21.

Acte de foi

Chère Madame Jeu. Ou Monsieur, je ne sais pas. Enfin bref, cher vous.

Vous m'avez appelé pour me demander, et ça m'a flatté, de vous écrire une sorte d'analyse, de regard, d'essai, de pensée, sur mes propres textes pour votre prochain numéro et de vous remettre la copie avant le 21 janvier. J'avais du temps, nous n'étions qu'au 22 décembre. J'avoue avoir dit oui sans trop réfléchir. Gaffe. J'aurais dû refuser, dire non, tout de suite, raccrocher sans discuter. Fuir. Et vite, très vite, plus vite que ça encore. Trop tard. Alors j'ai laissé aller un peu le temps. Lâcheté de commettre un refus, de prendre le téléphone pour dire non à quelqu'un à qui on a déjà dit oui... déjà une histoire d'amour, ça commençait bien mal... Puis, voilà que nous étions déjà le 17 janvier, j'étais fait. Fait comme un rat, (observez l'effet dramatique !) il était trop tard pour reculer. Alors je me suis dit que j'allais le faire tout de même, mais sans le faire. Voilà : vous m'avez demandé quatre à cinq pages dactylographiées à double interligne, je vais donc vous dire, en quatre à cinq pages dactylographiées à double interligne, pour quelles raisons je ne peux absolument pas, en aucun cas, écrire sur ce que j'écris.

Tout d'abord parce que je serais fou de vous répondre. Ensuite, parce que je me sens frissonner d'horreur lorsque je m'imagine en train de dire ce que je pense de mes propres textes, avec des insertions de petits extraits tirés de mon « œuvre » pour prouver que ce que je pense est vrai ; frisson d'horreur parce que, vraiment, il me semble que c'est le comble de la prétention, mais aussi parce que ce serait pour moi la mort que de m'ouvrir le ventre pour regarder dedans. Pourquoi ? pourquoi je dis tout ça ? pourquoi je ressens ça ?... Pourquoi ? Eh bien je crois que le simple fait de poser cette question, « Pourquoi ne pouvez-vous pas et ne voulez-vous pas parler de votre propre œuvre, sortir d'elle pour mieux la regarder ? », prouve qu'on sera de toute façon incapable d'en comprendre la réponse, si réponse il y a. Car, dans mon cas, je n'ai aucune réponse à cette question. Ou plutôt si, j'ai une réponse, mais je ne sais pas ce qu'elle vaut. Je vais essayer de l'exprimer.

Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre, en 1991, Wajdi Mouawad poursuit une carrière de comédien, de metteur en scène et d'auteur. Il vient de publier *Alphonse*, chez Leméac.

Bibliographie :

Les Mains d'Edwige au moment de la naissance, CEAD, 1994.
Alphonse [1993], Montréal, Leméac, 1996.
Journée de noces chez les Cromagnons, CEAD, 1992.
Willy Protagoras enfermé dans les toilettes, CEAD, 1991.
Partie de cache-cache entre deux Tchécoslovaques au début du siècle, 1991.

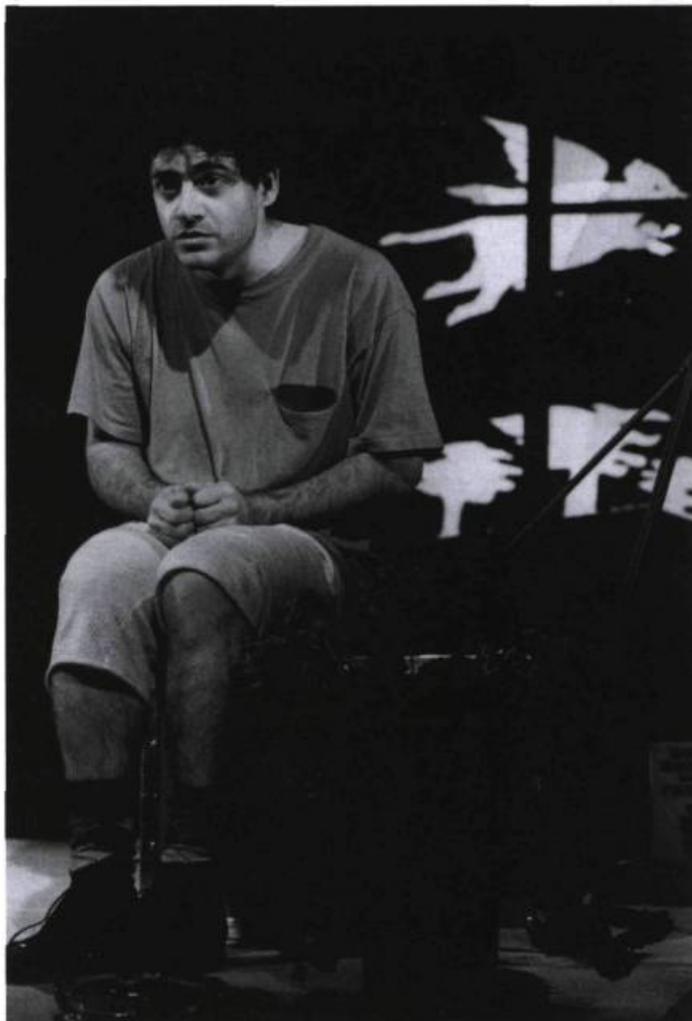


Photo : Jennifer Alleyn.

vous dire, sinon je risque de me faire étripé par ceux que je viens de nommer, c'est que je n'invente rien. Rien. Quand j'invente, c'est nul, c'est mauvais, ça n'a pas de vie, ça n'a aucune vie. Quand j'invente un personnage, c'est du n'importe quoi à l'emporte-pièce. Et je reste poli. Nous sommes à *Jeu* tout de même. Alors qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que, quelquefois, un fantôme, un ange, une ombre, oui, c'est ça, une ombre, vient me visiter pour me demander de témoigner *pour* elle et *d'elle*, car elle ne peut pas le faire, puisqu'elle n'existe pas. Puisqu'elle est dans un ailleurs vraiment ailleurs, très ailleurs. Seulement, il y a des ailleurs qui sont très proches de nous, alors, il arrive des fois qu'une fenêtre s'ouvre, un jour de pluie, sur cet ailleurs, c'est l'invisible qui parle. Il dicte, j'écris ; quand l'histoire est finie, la fenêtre se referme, et tout le monde est content. L'ombre, parce qu'elle fait un peu plus partie du monde, parce qu'elle a pu goûter à la lumière, et moi, parce que je peux gagner ma vie, car ce qui est invraisemblable dans cette histoire, c'est qu'en retour on me donne de l'argent, on m'édite, on met ma photo dans les journaux, on me demande mon avis sur un tas de choses et qu'en plus, on m'appelle artiste (ce qui séduit vachement les filles et ça, c'est bien utile). Voilà comment les choses se passent. Oui Monsieur, oui Madame.

Faire ce que vous me demandez, ce serait le meilleur moyen d'assassiner le Sacré. Pas seulement de l'écriture, mais le Sacré que porte en soi le geste même d'écrire. Il y a des secrets et c'est tout. Et un secret est un secret, il n'est rien d'autre. Quand on tient parole face à un art, quel qu'il soit, on est lié par un secret. Lié avec l'invisible. Et l'invisible sera toujours là, tant et aussi longtemps que l'on ne transgresse pas certaines règles. L'une d'entre elles, c'est le silence. Le silence, unique condition de la Grâce. C'est tout. L'Écriture c'est le visage de Dieu qui ne peut être visible à aucun humain. Trop de lumière. Prétendre circonscrire notre propre écriture, c'est prétendre circonscrire le Dieu en nous qui est déjà bien pauvre et bien seul, le poète l'a dit. Si vous voulez la même explication mais de façon plus poétique, je vous dirai que je ne peux pas à cause d'un sentiment de trahison que je ressentirais en vous répondant. Trahison face à ceux qui m'ont fait confiance. Je parle de Willy, Nelly, Alphonse et Edwige puisque c'est d'eux, en fin de compte, que vous voulez que je parle, que je cite. Vous vouliez vraiment me mettre dans une mauvaise posture pour m'avoir demandé une chose pareille, je vous jure ! Merde alors, quel truc... ce que je peux vous dire, pour que vous compreniez un peu ma situation, et c'est bien là la seule chose que je vais

Cela dit, vous devez trouver que la dramaturgie drôlement mal pour me ou nous (je ne sais pas si vous avez posé cette question à plusieurs personnes, j'espère que oui, sinon je vais me sentir visé) pour me ou nous donc, poser une pareille colle. Il me semble que l'on s'interroge de cette manière lorsqu'on est malade. C'est seulement lorsqu'on est malade que l'on pose un regard sur son cœur, son foie, ses poumons etc. Oui ! de pareilles questions se posent lorsqu'on ne sait plus quoi diagnostiquer au mourant pour lui éviter ses souffrances ; alors on lui dit : « On ne sait pas ce que tu as, alors parle, dis de quoi, fait quelque chose bordel de tonnerre de cul de mille charognes d'enfoiré de merde. Rassure-nous que tu vas bien, dis-nous que tu te sens bien, que tu te trouves beau, bon, grand fort dur, et bien racé et bien mouillé et bien bandé, dis-nous des compliments ou des injures sur toi-même, ou sois neutre, ou sémantique-nous un peu ta situation connerie de foutre, morphologique-nous ça, philologue un peu, juste un peu, nous t'en prions, parle-nous de ta douleur que nous comprenions un peu sur quoi nous devons nous extasier, veux-tu stylistiquer ? toponymer, lexicographe peut-être ? non, alors vas-y carrément, laisse la philosophie de côté et vas-y, vas-y mon gars, oui, vas-y, nous sommes avec toi, vas-y, masturbe-toi pour nous que nous puissions nous noyer sous la douche chaude de ta semence merveilleuse et alors nous comprendrons, enfin à la lecture de ta jouissance, pourquoi tu es comme tu es, pourquoi tu es si mauvais, si affreux, si bougnat, si détestable et, enfin, nous saurons si oui ou merde tu reflètes notre société québécoise, parce que si tu ne la reflètes pas, rien à foutre, tu comprends... alors vas-y, dis-nous ce que tu penses de toi, vas-y, et débrouille-toi mon salaud, pour refléter la société québécoise, parce que qu'est-ce qu'elle deviendra la société québécoise si tu ne la reflètes pas un peu, hein ?... »



Wajdi Mouawad dans *Alphonse* (l'Arrière-Scène, 1994). Photo : Jean-Guy Thibodeau.

Je crois qu'après avoir bien réfléchi, je me rends compte que je n'aime pas les faux-semblants et les bons sentiments. J'aime les mots par-dessus tout, car ils m'ont servi à me défendre. Mais ils m'ont surtout servi de paravent, comme une limite de feu entre le monde et moi. Moi n'étant pas seulement la personne que je suis mais tout ceux qui font partie de ce que Jan Patocka appelle « la solidarité des ébranlés », et le

*Journée de noces chez les
Cromagnons* (Théâtre
d'Aujourd'hui, 1994).
Sur la photo : Marie-
France Marcotte,
Monique Mercure,
George Krump, Benoit
Vermeulen, Gilles
Pelletier, Dominique
Pétin et Wajdi
Mouawad. Photo :
Daniel Kieffer.



monde, étant celui qui trahit cette solidarité. Car « celui qui trahit cette solidarité, la solidarité des ébranlés, doit se rendre compte qu'il nourrit la guerre, qu'il est un embusqué qui à l'arrière vit du sang d'autrui¹ ».

J'ai l'impression qu'en répondant de manière trop scolastique à la question que vous m'avez posée, je me serais un peu foutu de la gueule des millions de gens qui sont en train de crever de faim et d'horreur à travers le monde. Je crois que c'est ça. ♦

1. Jan Patocka, *Essais hérétiques*, Verdier, Lagrasse, 1988, p. 145.